Vickers, Nancy. *Aeterna : Le jardin des immortelles*. Ottawa : David, 2008. 144 p.

« Comme est immense la présence de l'Imagination en laquelle apparaît l'impossible. En vérité, ce qui apparaît en elle n'est que l'existence de l'impossible. »

Ibn Arabi

Le thème de la mort peut laisser perplexe bien que cela soit un thème récurrent en poésie. Pour s'en assurer, il suffit de plonger dans le monde poétique de Baudelaire, Rimbaud, Césaire ou Nelligan. La progression thématique d'*Aeterna* repose sur une organisation textuelle qui flirte avec la dimension de l'Invisible et du souvenir comme une promesse que l'on se fait au plus profond de sa peur. La mort, prise à l'endroit ou à l'envers, ne l'oublions pas, est avant tout une affaire de cœur. L'organisation textuelle et visuelle d'*Aeterna* est discontinuë tout en gardant une cohésion intime dans son approche à la fois conceptuelle et visuelle. En effet, l'œil et le toucher ou encore l'image et le mot participent de concert à la compréhension et à la progression du texte poétique. Ce double effet du voir et du toucher alterne comme un cycle, avec l'idée même de la mort et de la renaissance dans un crescendo chaotique qui atteint rupture et apogée confondues dans « Les Midis Noirs » : ici, les masques tombent. Cependant, avant d'atteindre ce point culminant, nous assistons à une progression éclatée de l'hyper-thème sous-jacent mais omniprésent de la mort. Cette dernière hante les vivants. Pour preuve : le jardin, par opposition au cimetière, est un lieu de vie. C'est le renouvellement perpétuel de la nature, qui passe, il est vrai, par la transition de la mort et de l'après-mort. Le cimetière est la demeure des morts (où toute transition mène), de la fin et est représenté par la couleur brune de la terre ou l'on ensevelit les morts, mais c'est aussi le symbole d'où jaillit toute vie. Le jardin représente à la fois la verdure, donc le renouvellement et l'éclosion de la vie, tout en étant le lieu de décomposition et de putréfaction de la vie. Conséquemment, comme pour s'assurer de la préséance de la vie sur la mort, l'hyper-thème de la mort est truffé de sous-thèmes liés à la vie dans un lieu de mort. Cela complète la diversité et l'hétérogénéité des mots, des couleurs et des images que la poétesse perçoit, utilise et interprète. Ces mêmes mots et ces mêmes images accompagnent le lecteur qui participe activement au décodage du message qui lui est personnellement destiné. Cet entrelacement continu de l'image et du son contribuent à l'expérience de façon

directe et indirecte. Directe, par exemple, par la relation du sens du toucher – le sculpteur pétrir la matière à pleines mains – et indirecte – l'écrivain ou le poète utilise un media pour écrire, stylo ou clavier. C'est aussi, par extension, une allusion à notre relation à la mort qui est à la fois directe et indirecte : relation indirecte, puisque nous sommes atteints intimement quand la mort fauche un être aimé ; et relation directe quand nous sommes à notre tour pris (es) entre ses serres.

Le recueil commence donc avec les petites voix. Une manière comme une autre de fixer dans la fièvre, un rêve têtu qui s'est effiloché au fil du temps. Un désir de s'accrocher à tout prix à la vie qui s'est évaporée, à la préserver « en une image transformée de (l'enfant) qu'il a un jour été ». Nous retrouvons cette obstination de l'être humain à vouloir préserver la vie dans des chairs de pierres ardentes, sculptées et pétrifiées dans la temporalité de ce qui fut. L'être humain encore une fois, s'essaye au dépassement, et de bonne fois ! Désir d'atteindre cet autre Soi, comme pour maintenir l'éphémère de la chair et, dans un geste ultime, de ramener ou de garder en vie ce qui n'est plus... Ce qui n'est pas.

Ainsi, dans la douce et vibrante fraîcheur de ces chairs d'enfants, l'atrophie de la mort ne semble plus avoir de prise. La mort, pour un instant, paraît malléable, donc domptable. Ces chairs d'enfants potelés et sains, pétries dans la glaise, la mémoire et l'eau sont ensuite placées au milieu de la nature tour à tour endormie et flamboyante afin de ravir et convaincre les autres et soi, de la vie qui un jour, les anima.

Les gestes sont pris au quotidien afin d'asseoir la temporalité de la mort et l'éternité de la vie. Ce geste de consolation, dérisoire mais nécessaire, revêt cependant pour ceux et celles restés en vie, le besoin insensé de se prémunir de l'Inconnu, de jouer au plus malin avec la douleur et l'absence. Cette répétition infinie est le prix de notre condition d'humain. Condition autant honnie que célébrée. Alors, la voix désincarnée de ces enfants de pierre à la moue espiègle et au regard figé, brodent en vers ludiques l'heure songeuse « des champs de feux de joie en fleurs ».

Et puis dans le lointain du souffle, les Divines songent, s'extasient, offrent un joyau, veillent ou dorment. Ces femmes de pierre évoquent l'amante, la sœur, l'amie,

la mère. L'amour à portée de pierre, l'amour au-delà de la pierre devenue acte de prière et ode à la femme, est transmué en quête du Divin, élevant notre humanité.

La lueur d'espoir est définitivement présente. Elle est portée dans le secret de la nuit par les Veilleuses qui protègent, le regard intemporel, le front brulant des êtres aimés. Témoins silencieux des saisons, Papillons d'hiver, mémoires multiples de Perséphone ; phare promettant son ascension glorieuse du monde des morts vers les senteurs printanières.

Mais en attendant la renaissance, les pleureuses se dévident de leurs eaux. Accouchement de douleurs et du chaos et voici que jaillit l'essence de toute vie. La vue de ces corps abandonnés de femmes aux soubresauts frénétiques rappelle l'acte sexuel de chairs éperdues d'ivresse. La libation des corps et des âmes quand l'ombre et la lumière posent leur sceau sur le cœur offert. Ah !

La harangue des stigmatisées et ce rappel impitoyable : qu'il soit de chair ou de pierre, le temps despotique toujours asservira par les zébrures de son fouet, son dictat possessif sur les corps et marquera intimement celui de la femme, qu'elle soit de pierre ou de chair. Le corps est un Espace envoutant à la fois violemment convoité et ardemment reprouvé. Altérité due à la peur primordiale d'abandon liée à la femme, à son étrangeté même : son cœur de géante, son sexe ineffable, source de mythes et d'asservissement. Ce sexe qui ébranle l'équilibre et l'évolution de l'humain est condamné à travers ces statues balafrées. La mort devient alors une illusion rassurante que l'on protège dans le creux des mains comme une flammèche afin qu'elle ne s'éteigne pas puisque, comme le temps, elle n'a pas de prise sur les intemporelles.

De loin en loin, elles se répondent comme un écho. Voyage poignant d'âmes errantes sans patrie emmitouflées dans le linceul diaphane de leur serviteur, temps. Non temps dans un espace qui n'existe que dans l'imagination la plus fervente, L'Oasis des anges est dévoilée. Comme un leitmotiv, les mots « ailes, anges, nuage et lumière » reviennent et hantent les vers de la poétesse pareils à ces ailes qui obsèdent les mains des sculpteurs qui en harnachent chaque homme et chaque femme. Requiem ultime qui habite la conscience de chaque être : l'atemporel est fait de « de lumière, de nuage et d'ailes ».

De la contemplation surgit la mémoire. Les porteuses de mémoire sont le gage et les dépositaires de cette vie au-delà de la vie. Le Visible témoigne de l'Invisible. La vie passée, est désormais incorruptible au temps puisqu'elle demeure présente dans le cœur avide du quotidien.

Mais que se passe-t-il donc ? Dans un déferlement dantesque, l'apogée lumineuse de la mort éclabousse violement et la peur débordante qu'elle inspire, sourd de partout. Midis noirs. Tentative d'apprivoisement avortée. C'est le déchainement des ténèbres dans les noirs midis. La mort, despote débridée règne dans les cœurs et anihile tout espoir. Son inéluctabilité rappelle notre échec cuisant à l'amadouer et la rationaliser.

Des soubresauts subis ne restent que des traces, témoins sacrés qui rattachent les vivants aux morts et les morts aux vivants. Quelques bibelots du quotidien sacralisés constituent l'essentiel de l'autel-mémoire ; participants de la vie et de la mort – indissociables l'une de l'autre – et, simultanément en étant le symbole de cette transition forcée. Transition entre la vie et la mort. « Le connu » devient « le moyen pour atteindre l'inconnu ». Envers et contre tout, des parcelles du Caché transparaissent et nous sont parcimonieusement révélées à travers la statuaire de ces sculpteurs inconnus et le lyrisme de Nancy Vickers. Enfin, morts et vivants reposent en paix : quelques indices ici et là prouvent que l'Invisible et l'Infini sont buts, somme toute, atteignables.

Nafée Nelly Faïgou